

nous deviendrons forts contre nous-mêmes et pour la gloire de Dieu.

L'Humilité

VIII. — Ce serait peu de nous avoir inculqué les vertus et les perfections de la Loi Nouvelle, si ce trésor tombait aux mains de l'ennemi et était par lui dévasté et détruit. Jésus-Christ nous forme maintenant à la garde vigilante et énergique de nos vertus. Or quel en est le dévastateur et l'adversaire acharné ? L'orgueil. Quelle en est par suite la préservation toute puissante ? L'humilité. C'est d'elle que nous entretenit le Sauveur, nous montrant comment nous devons, par elle, sauvegarder les trois plus excellentes parties de notre patrimoine religieux : les bonnes œuvres, la prière, la pénitence.

Pas d'aumône méritoire, pas d'œuvres de zèle et de charité qui profitent à notre âme sans l'humilité. Le ver rongeur de ces plantes divines est l'orgueil ; l'orgueil qui a fait tomber l'Ange, qui a perdu nos premiers parents, qui corrompt tout le mérite du Pharisien. Car, alors que ce malheureux faisait l'orgueilleux inventaire de ses bonnes œuvres, la malédiction divine tombait sur lui. *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin d'en être vus. Autrement vous n'aurez aucune récompense de votre Père qui est dans les Cieux*¹. Voilà l'aumône mauvaise ; la voilà dans son défaut et dans sa condamnation. *Devant les hommes*. Qu'ont-ils à faire ici ? L'aumône est toute de Dieu ; c'est avec Dieu, devant Dieu, que nous la fai-

¹ Matt., VI, 1.

sons ; Dieu seul en fait le surnaturel mérite, comme aussi Dieu seul en est le juste appréciateur et le rémunérateur magnifique. C'est donc sous ses yeux seuls que nous devons faire nos bonnes œuvres. Mais ces œuvres pourront-elles demeurer cachées ? Même le devront-elles ? Jésus-Christ nous répond d'un mot que c'est dans l'intime de notre volonté et pas ailleurs que l'humilité réside. Nous voulons n'être ni vus, ni admirés, ni loués : le reste n'importe pas. Quand le monde entier nous acclamerait, dès lors que, sans nous inquiéter de lui, nous allons droit à Dieu, nous réalisons la volonté du Sauveur : *Ne faites pas vos bonnes œuvres... pour être vus*. Et, si cédant à l'orgueil, nous voulons « être vus », qu'advient-il ? Deux déplorables effets. D'abord nous perdons toute récompense dans le ciel : n'ayant rien fait pour Dieu, nous n'avons rien à prétendre de Lui. *Vous ne recevrez pas de récompense de votre Père qui est dans les Cieux*¹. Puis ensuite, découronnés de nos gloires chrétiennes, nous nous rangeons misérablement parmi les mondains, qui font de leurs œuvres des occasions soit de plaisir, soit d'ostentation et de vaine gloire. Ou il faut rire et danser pendant que le pauvre agonise, ou il faut donner à l'œuvre que l'on organise le faste et la célébrité qui attirent les applaudissements de la foule. Quant à la mansarde obscure et froide où est torturée la victime, aux chevets où le pauvre mourant achève sa vie de souffrance, qui, des mondains, consent à y faire la plus fugitive apparition ? C'est là l'aumône orgueilleuse et stérile que nous dépeint Jésus-Christ : *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus...*

¹ Matt.

Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous comme font les hypocrites dans les Synagogues et dans les rues, afin d'être glorifiés des hommes. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense ¹. Ils ont travaillé pour la gloire humaine, ils l'obtiennent ; Dieu, auquel ils n'ont nullement songé, ne leur doit rien ².

Telle est l'aumône sans humilité. Mais quelle est l'autre, celle qui, fuyant la gloire de ce monde, ne cherche que Dieu ? *Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne s'aperçoive pas de ce que fait votre droite* ³. L'hyperbole nous montre jusqu'où doit aller notre humilité et la volonté de fuir les louanges. S'il était possible, nous-mêmes ignorerions ce que nous venons de faire. Au moins tenons-le comme non-venu ; oublions-le de suite, et n'en tirons aucune satisfaction d'amour-propre. Voilà l'aumône riche en bénédictions et en récompenses : *que votre aumône reste cachée, et votre Père qui voit ce qui est caché Vous le rendra* ⁴. Un grand dogme ressort de ces dernières paroles. Dieu est partout, Dieu voit tout, le regard de Dieu nous suit dans toutes nos actions, même les plus secrètes, et son incorruptible justice décerne à chacune d'elles la récompense ou le châtement. A l'aumône bien faite, c'est-à-dire faite sans ostentation, dans la seule vue de lui plaire, les plus magnifiques récompenses sont assurées, et plus nous y fuyons la gloire, plus Dieu nous la dispense ; gloire incomparablement supérieure à celle que notre orgueil pourrait attendre des applau-

¹ Matt., VI, 2.

² Acceperunt mercedem suam, vani vanam, Sanct Aug.

³ Matt. VI, 3.

⁴ Matt., VI, 4.

dissements du vulgaire : c'est Dieu même, d'abord, qui applaudit à notre charité. C'est ensuite la Cour céleste toute entière à laquelle Dieu nous signale et qui nous couvre de ses louanges. Ambitionnons-nous les louanges des hommes ? Viendra l'heure où, devant le genre humain rassemblé, nos œuvres seront mises en lumière et glorifiées magnifiquement.

Humilité dans l'aumône : humilité dans la prière, dans la profession de la piété. Là aussi l'orgueil est mortel ; là aussi, par ostentation, nous pourrions recueillir, au lieu des bénédictions de Dieu, son mépris et sa colère. Voyez là, cette piété toute mondaine, toute extérieure. La voici à l'église ; elle s'est mise en prière ; vous la croyez plongée en Dieu ? Elle en est loin ! Dieu n'a pas eu d'elle la moindre pensée, le plus léger sentiment ; ce sont les créatures, les objets du dehors, qui l'absorbent. Elle a vu tout ce qui entre et sort, ceux et celles qui l'avoisinent, le mouvement qui se fait autour d'elle ; ses yeux errent de toutes parts, son âme est plus vague encore que ses yeux. Les toilettes, la sienne et celle des autres, deviennent sa plus obsédante préoccupation. Bref, elle s'occupe de tout, sauf de Dieu. Et que peut produire une telle piété ? Comment Dieu s'inclinerait-il vers elle, puisqu'elle-même ne se prend pas au sérieux ? Comment Dieu écouterait-il une prière qui ne s'est pas elle-même écoutée ? Il en est d'elle ce que Jésus-Christ disait de l'aumône orgueilleuse : elle cherchait le regard des créatures, elle l'obtient, elle est payée. Elle voulait se faire voir et être admirée : elle l'a été : telle est la seule récompense à laquelle elle pouvait prétendre, sa vanité satisfaite n'a plus rien à réclamer. *Quand vous prierez, ne ressemblez pas à ces hypocrites qui aiment à prier, debout, dans les synago-*

gues et dans les angles des places publiques, afin d'être remarqués de tout le monde. En vérité je vous le déclare, ils ont reçu leur récompense ¹.

Quelle sera la piété véritable ? Celle qui fuit toute ostentation, qui se dérobe au regard des créatures. Non point sans doute que le Sauveur nous interdise la prière dans le temple, au milieu de l'assemblée des fidèles. Mais là même, en pleine nombreuse assemblée, nous pouvons et nous devons nous faire une solitude. Notre âme doit s'enfermer avec Dieu ; nos yeux se fermeront aux objets du dehors pour ne s'ouvrir qu'aux visions du monde d'en-haut. Et quel monde ! C'est le ciel, c'est la résidence du grand Roi, c'est son palais, c'est son trône, où nous introduit notre silencieuse prière ; notre âme fait partie de la cour céleste, elle est mêlée aux Anges, elle est admise à l'audience du Dieu Tout-puissant. *Pour vous, quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et dans le secret priez votre Père, et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra* ². Que ce dernier mot est remarquable !... *Vous le rendra*. Dieu se regarde comme votre débiteur, c'est un paiement de justice qu'il s'engage à vous faire. Vous pouviez sans doute, en pleine sécurité, vous abandonner à sa miséricorde ; mais voici qu'il fait intervenir son équité. Il vous « doit » ce que vous lui demandez !

Tout n'est pas dit encore de la vraie et solide piété. Après son attitude, voyons sa manière de prier. Elle évite l'essentiel défaut des prières intéressées et sans foi des gens du monde. Insensibles aux détresses de leur

¹ Matt., VI, 5.

² Matt., VI, 6.

âme, ils ne sont remués que par les convoitises temporelles et les angoisses où les jettent quelque catastrophe redoutée. Alors, on les voit assiéger les Saints Autels, multiplier les supplications, devenir interminables dans leur prière ; il leur semble que jamais Dieu ne les entendra ni ne les comprendra assez, et eux, dont les lèvres sont muettes en tout autre temps, se montrent alors d'une loquacité insatiable. *En priant ne multipliez pas les paroles comme font les païens qui s'imaginent que c'est à beaucoup parler qu'ils seront exaucés. Ne faites pas ainsi ; car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le demandiez* ¹.

Peu de paroles, mais beaucoup de cœur ; le silence de la voix, mais le grand cri de l'âme. Ainsi priait Moïse qui, après une prière silencieuse, s'entendait interpeller par Dieu : « Moïse, pourquoi pousser vers moi ces grands cris » ? Ainsi priait Anne, l'épouse de Phanuel ; sa prière ne se manifestait qu'au mouvement de ses lèvres ; et Dieu entendait la vibrante clameur qui s'échappait de son âme. Ainsi priait David : « Seigneur, c'est du fond de l'abîme que j'ai crié vers vous » ! Nous pouvons donner une autre explication de ces mots : *Ne dites pas beaucoup de paroles*. Il est des âmes que les longues prières fatiguent et rebutent, mais elles aiment à élever très souvent, durant le jour et pendant les veilles de la nuit, de courtes mais chaudes invocations vers Dieu. Qu'elles suivent en toute sécurité leur inclination : cette manière de prier est excellente.

Le même orgueil qui souille et rend stériles l'aumône et la piété, fait perdre aussi aux œuvres de pénitence leur dignité et leur mérite. Il en est qui pratiquent des austé-

¹ Matt., VI, 7.

rités pour recueillir une réputation de sainteté. Il en est d'autres, plus coupables encore, qui n'étant rien moins que mortifiés, s'efforcent de donner le change et par d'habiles hypocrisies passent pour des gens de haute vertu. Cette comédie est une insulte à Dieu et ne peut aboutir qu'à de rigoureux châtiments.

Que fait le Chrétien véritable ? Demême qu'il cache autant qu'il le peut, ses bonnes œuvres et voile modestement sa piété, de même encore il dissimule, sous les dehors gracieux et aimables, ses secrètes austérités. En apparence, il mène la vie commune, et si les habitudes locales étaient de se couvrir de parfums, il le ferait comme les autres plutôt que de trahir le secret de ses macérations. Se parfumer et se donner un air de réjouissance et de fête n'est pas un précepte que Jésus-Christ promulgue, mais une manière de nous faire entendre avec quel soin nous devons cacher nos pratiques de mortification. *Quand vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites, qui exténuent leurs visages pour que l'on voie qu'ils jeûnent. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Vous autres, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez-vous le visage, afin que nul ne se doute que vous jeûnez. Votre Père, qui voit ce qui est caché, le saura et vous le rendra*¹.

L'Oraison Dominicale

XI. — *Voici quelle sera votre prière : Notre Père qui êtes dans les Cieux*². A quelle sublimité nous

¹ Matt., VI, 16-17.

² Matt., VI, 9.

élève cette première parole ! Quelles œuvres elle nous remet en mémoire ! Que s'est-il donc passé pour que l'homme, l'atôme, le néant, l'être coupable et souillé, puisse interpeller Dieu de la sorte ? Qui lui donne le droit d'appeler Dieu son Père ? Qui lui en fournit la confiance ? Sa création, quelque pure et noble qu'elle ait pu être, ne faisait pas de lui un enfant de Dieu : comment le put-il être après sa chute ? Si, dans ses jours d'innocence, il ne pouvait pas dire à Dieu : « mon Père » ? Comment coupable et condamné le pourra-t-il dire ? Ce qui s'est passé, nous le savons. Un ineffable mystère d'amour s'est déroulé devant nous. Le Verbe, Fils de Dieu, est descendu vers nous, s'est fait homme comme nous, est devenu notre frère, nous a purifiés dans son sang, déifiés dans sa grâce. Par lui, « nous qui étions éloignés de Dieu nous en sommes devenus tout proche », à ce point « d'être de sa parenté », d'être appelés « ses fils » et de l'être réellement par le mystère d'une ineffable adoption. « Ce n'est plus une âme d'esclave, un esprit de crainte, que nous avons reçus, mais bien un cœur et une âme d'enfants, un esprit d'amour tout filial, dans lequel nous nous écrions : « Mon Père » !

Mais ce n'est pas « mon » Père, mais bien : « notre » Père que Jésus-Christ nous fait dire. Nous ne vivons pas dans un isolement égoïste, nous formons à nous tous la famille des enfants de Dieu. Sans doute les différences sociales subsisteront, mais la charité, comme un ciment divin, fera de nous tous, riches et pauvres, petits et grands, nobles et roturiers, ignorants et savants, civilisés et barbares, un même corps, un seul tout. La prière agréée de Dieu est celle qui lui vient de la famille entière, et qui nous maintient dans une égale union et

une même charité. Arrière donc l'orgueil des castes, l'arrogant particularisme que crée le nom ou la richesse, les rivalités et les jalousies, les désunions et les froideurs. Si l'harmonie sociale exige des différences de conditions et de vies, Dieu ne nous a pas moins soumis tous aux mêmes lois, et nous a tous comblés des mêmes biens célestes. Sortis de la même origine, nous allons au même terme. Jésus-Christ nous le rappelle en ajoutant ces mots : « Qui êtes dans les Cieux ».

*Notre Père qui êtes dans les Cieux*¹. « Dans les Cieux. » Là est notre Père ; là est donc notre demeure, notre patrie. Qu'est-ce alors que la terre ? Un lieu de passage ; tout y est provisoire, tout y est caduc, incertain, périssable. Un exil : tout y est triste, tout nous meurtrit, rien ne comble les vastes aspirations que Dieu a mises en nous et que le ciel seul, avec ses puissances infinies, peut remplir. Dans la prospérité, cette parole : « qui êtes aux Cieux », réfrènera nos ivresses. Dans l'adversité, elle relèvera notre courage en ranimant nos espérances.

*Que votre nom soit sanctifié*². C'est la suite naturelle de ce qui précède. Que désire un fils aimant et dévoué sinon l'honneur de sa famille, la glorification d'un père tendrement chéri ? Nous voulons donc que le ciel et la terre, tous les êtres, rendent à Dieu leurs hommages. Par contre, notre douleur et notre indignation seront grandes, quand nous verrons Dieu outragé et blasphémé. A-t-il le droit d'appeler Dieu « son Père », celui qui voit d'un œil sec et d'un cœur insensible le nom de Dieu outragé, ses lois foulées aux pieds, sa reli-

¹ Matt., V, 9. Luc., XI, 2.

² Luc., XI, 2. Matt., VI, 9.

gion trahie et persécutée ? Sans doute la gloire de Dieu est intangible ; les nuées sombres et les tempêtes n'éteignent pas les feux du soleil ; Dieu n'a nul besoin de nos hommages et il trouve en Soi une gloire infinie. Il faut néanmoins que nous désirions le rayonnement extérieur de cette gloire, et que, le désirant, nous y travaillions. Y travailler, comment ? Par l'éclat d'une vie pure et sainte, par l'apostolat de l'exemple, la puissance de la parole, le zèle des œuvres.

*Que votre règne nous arrive*¹. C'est à la fois un souhait tendre et noble. Un vrai fils désire que son père soit honoré dans ses dignités et puissant dans ses œuvres. Mais nous sommes les fils du Grand Roi : en nous, doivent se retrouver les sentiments magnanimes de notre Père. Et plus ce Père est grand dans son vaste empire, plus les princes, ses fils, doivent aspirer au règne de leur père.

De tels fils n'ont d'aspirations que pour le Royaume paternel ; ils se considèrent ici bas comme des exilés et des voyageurs ; rien ne les y attache, et « le monde n'est pas digne d'eux ». Ainsi se trouve résolue l'exigence la plus indéchiffrable de notre nature pour laquelle n'a pas la foi et l'espérance Chrétiennes. Pourquoi ces insatiables désirs ? Pourquoi ces désillusions perpétuelles ? Pourquoi, seuls de tous les êtres, soupignons-nous vers l'infini, sans nous contenter jamais de ce que la terre nous donne ? Pourquoi cette nature que rien ne satisfait, ce cœur que rien ne peut remplir ? Une seule explication nous est donnée : nous sommes créés par Dieu, pour le royaume de Dieu, « pour l'adoption d'enfants de Dieu », et « nous gémissons chargés de nos

¹ Luc., XI, 2. Matt., VI, 10.

misères, attendant le jour de la délivrance, où nous échangerons le provisoire actuel contre « l'immobile éternité. »

Aucun cri de notre cœur ne sera jamais plus puissant. Dans l'adversité, il nous relève ; dans la prospérité, il nous prémunit contre une vaine sécurité ; dans la persécution, il est notre cri triomphal. Que peuvent nos adversaires ? Que peuvent nos oppresseurs ? Toute leur puissance réunie est nulle contre le Royaume que nous tenons de notre Père. S'ils nous chassent de ce monde, notre aspiration la plus véhémement est accomplie : le règne éternel est venu, nos vœux sont réalisés. Nous disions : « Que votre règne nous arrive », que notre royaume nous soit donné : nous le tenons pour toujours.

*Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel*¹. « Comme au ciel » : Oh ! la belle parole ! Nous sommes des exilés ; nous habitons « la vallée des larmes », nous vivons au milieu des pécheurs, pauvres pécheurs nous-mêmes, et voici qu'il nous est donné d'être, par avance, les hôtes du ciel. Comme on vit au ciel, il nous est proposé de vivre sur la terre. Même Dieu, même amour, mêmes lois, même obéissance, même possession de la Divinité. Vivons donc comme on vit au ciel, comme y vivent les anges, comme y vivent les Élus. Obéissons comme eux ; comme eux soyons purs, délivrés de la tyrannie des sens ; assidus au trône de Dieu, pleins de zèle pour accomplir ses ordres, de miséricordieuse condescendance envers ceux qui réclament notre secours. Ces paroles : « en la terre, » élargissent notre pensée et nous font embrasser dans notre

¹ Matt., VI, 10.

souhait l'universalité des hommes. Aspirons à cette plénitude d'obéissance, souhaitons que [partout Dieu soit fidèlement servi et travaillons à lui amener de toutes parts de dévoués serviteurs.

*Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain de chaque jour*¹. Comprenons les leçons diverses que Jésus-Christ renferme dans cet demande du *Pater*. Une leçon de sobriété. Ce n'est pas la table luxueuse, ni les raffinements de la bonne chère, que le vrai chrétien désire et demande : C'est le pain, c'est la vie, c'est la simple et nécessaire nourriture, sans laquelle la vie s'éteindrait. D'où vient que saint Matthieu nous fait demander le pain « supersubstantiel² », saint Luc nous le fait demander « pour la journée, » pas plus, pas pour de longs jours. Dieu nous tient ainsi dans une humble et confiante dépendance. L'orgueil humain crie sans cesse : « Quis noster dominus est ? » « Qui avons-nous pour maître, » au-dessus de nous ? Jésus-Christ nous le montre, ce Maître, sans lequel nous n'aurions ni l'existence, ni de quoi l'entretenir. Et c'est afin de triompher de notre folie d'indépendance qu'il nous force à réitérer notre supplication « chaque jour ». Une nouvelle leçon encore. Nous sommes de hâtifs voyageurs : que ferait le lourd et encombrant bagage des biens de ce monde, sinon entraver notre marche ? « Ayant, dit l'Apôtre, la nourriture et le vêtement, soyons contents ; » le surplus nous chargerait inutilement. Puis, enfin, ce que Dieu veut trouver avant tout en nous, c'est la filiale confiance en sa paternelle prévoyance. Pourquoi nous inquiéter du lendemain ? Demain, Dieu ne sera-t-il plus notre Père ?

¹ Luc., XI, 3. Matt., VI.

² Matt., VI, 11. Luc., XI, 3.

S'il l'est, comment un tel Père se refuserait-il à nourrir ses enfants ?

*Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés*¹. Nous avons donc péché? Nous sommes donc devant Dieu comme des coupables qui implorent leur pardon? Oui, et c'est le dogme fondamental, la vérité qui, méconnue, place l'homme devant une série d'inexplicables énigmes. Si aucun péché ne pèse sur le monde d'où vient le mal? D'où viennent les mutilations et les ruines dont notre être entier est rempli? Pourquoi une Rédemption? Pour qui, dans toute l'étendue du monde, chez tous les peuples, des rites expiatoires? Sans la foi au péché presque plus aucune autre foi n'est possible. Confessons donc que nous avons péché, mais que cette confession soit, en même temps qu'un acte de vérité et de foi, un acte d'espérance. Cette demande dans notre *Pater* est la réfutation victorieuse des désolantes hérésies qui dament sans pitié le pécheur qui trahit son baptême. Si, Dieu nous fait demander notre pardon, c'est qu'il a dessein de nous l'accorder.

Après le dogme vient la pratique. Confesser que l'on est pécheur, c'est entrer dans le double sentiment de l'humilité et de la défiance en nous-mêmes, de la confiance en la bonté divine. Comment l'orgueil diminuerait-il en celui qui se reconnaît coupable et condamné? Et comment aussi rester follement présomptueux, quand nous gardons le vivant souvenir de nos désastres spirituels? Mais, enfin, pourquoi redouter une perte éternelle, alors que Dieu même nous appelle à l'aveu, et, par l'aveu, au pardon?

¹ Luc., XI, 4. Matt., V, 12.

Ce pardon nous est-il offert sans conditions? Non certes! Une formidable alternative est devant nous: ou pardonner aux autres et être pardonné de Dieu: ou refuser le pardon à autrui et nous le voir par Dieu refuser à nous-mêmes. Le *Pater* nous donnait déjà de pressants motifs d'indulgence envers les offenses de nos frères. Car, envisager que nous sommes tous les enfants de Dieu, appeler de nos vœux son règne, nous engager à lui obéir sur la terre comme on lui obéit au ciel, lui demander la charité d'un pain quotidien, qu'est-ce autre chose que nous initier à la miséricorde et à la paix avec nos frères. Ici, le précepte du pardon des offenses est formel et sa sanction est des plus graves. Nous adjurons Dieu de nous traiter comme nous aurons traité les autres. Nous venger de nos frères, c'est forcer Dieu à se venger de nous.

*Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal*¹. Seigneur, voulons-nous dire, nous sommes si faibles, si peu courageux devant le danger, si portés au mal, si meurtris dans nos luttes précédentes, que nous en redoutons de nouvelles. Seigneur, épargnez-nous la lutte, il n'est pas sage de prévenir le combat, ni de provoquer la persécution. Attendons l'ennemi dans une silencieuse crainte. Quand Dieu voudra de nous la confession de la foi ou le corps à corps avec les adversaires du salut, nous marcherons sous sa garde. En attendant, prions et redoutons humblement. *Délivrez-nous du mal*². Du « Mauvais » avant tout, du démon qui est le mal essentiel. Puis, du péché qui vient de lui, nous souille, nous perd, comme il s'est perdu.

¹ Matt., VI, 13. Luc., XI, 4.

² Matt., VI, 13.

Puis, des occasions du péché, puisque presque toujours c'est l'occasion qui nous fait choir. Demandons aussi, mais avec soumission aux décrets de la Providence d'être délivrés des souffrances de la vie.

Donnons ici une terminaison du *Pater* que plusieurs Saints Docteurs ont lue et commentée. *A vous le règne, et la puissance et la gloire : Ainsi soit-il*¹. Si les derniers mots du *Pater* nous ont assombris, ceux-ci nous relèvent. Que nous importent les persécutions de ce monde? Que peuvent-elles? A quoi aboutiront-elles, sinon à la défaite des ennemis de Dieu qui sont les nôtres. « A Dieu le règne. » Tout lui est donc soumis, et aucune puissance ne prévaudra jamais contre sa puissance. Nous demandions à Dieu, dans la terreur de nos âmes, qu'il nous délivre du « Mauvais ». « A lui la force » et c'est contre cette force divine que les efforts de l'enfer viendront éternellement se briser. Souvenons-nous de l'effroi du démon, de sa fuite éperdue, de ses clameurs suppliées, à la seule approche de Jésus, et comment, sans la permission du Maître Souverain, il demeure dans une complète impuissance. « Délivrés du mal », nous aspirons aux splendeurs d'une éternelle Patrie. Après avoir nommé Dieu « notre Père », nous lui attribuons la gloire : « A lui la gloire, » disons-nous. Or, cette gloire nous est promise, elle s'écoulera sur nous par un sublime prolongement, et la gloire du Père deviendra celle de ses fils.

C'est encore une suite, une conclusion du *Pater*, que ces paroles dont Jésus-Christ le fit suivre : *Si vous remettez au prochain ses offenses, votre Père céleste à son tour vous remettra les vôtres. Mais si vous ne*

¹ ???

*pardonnez pas aux autres, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos péchés*¹. A le bien prendre, tout l'Oraison Dominicale nous incite au pardon en nous rappelant partout que nous sommes une famille de frères, et, en faisant notre prière, nous formulons, non une supplique personnelle, mais la demande commune de tous. Puis, Jésus-Christ ne se lasse pas de nous proposer son Père comme exemple et de nous rappeler l'obligation absolue où nous sommes de l'imiter. La grâce ne suffirait pas à nous faire enfants de Dieu, si les manières d'agir de Dieu ne devenaient les nôtres. Or, qu'est Dieu, sinon la Charité infinie? Que fait Dieu, sinon pardonner et aimer? Plus tendre que la plus tendre des mères, Dieu nous prévient et pour ainsi dire nous assiège, nous accable de ses témoignages d'amour, prompt à pardonner, lent à punir, et alors seulement que nos outrages envers lui dépassent toute mesure, et combien même nos châtiments restent disproportionnés avec nos offenses!

D'ailleurs, nous trouvons dans ces châtiments mêmes et les offenses qui nous les valent, un nouveau motif de pardonner. Si sans cesse nous outrageons Dieu et avons besoin de ses pardons, par quelle audacieuse inconséquence refusons-nous nous-mêmes de pardonner?

Si encore pardonner à un offenseur était un acte laborieux, une œuvre ardue ou nuisible; s'il nous fallait, comme pour l'acquisition d'une fortune ou la sauvegarde de graves intérêts, passer les mers, entreprendre de longs voyages, dépenser de fortes sommes d'argent, nous condamner à de vives souffrances : mais non, un bon mouvement suffit, une réflexion du bon sens, un acte de

¹ Matt., VI, 14. Luc., 35, 38.

foi, un peu d'énergie, de la volonté, et tout est fait ; la loi de Dieu est obéie, le devoir est consommé, la couronne est conquise, Jésus-Christ, surtout, Jésus-Christ est excellemment imité.

Mépris des richesses : abandon à la Providence

Jésus-Christ nous a déjà, en nous inculquant l'humilité, préparés au mépris des biens terrestres. Le lien qui unit l'orgueil à l'amour des richesses est si étroit et si fort, qu'il est impossible de céder à l'un sans céder à l'autre. Qui retient l'âme dans l'amour de la fortune, sinon l'amour du luxe, des grandeurs, du fastueux appareil dont s'entoure l'orgueil humain ; sinon le désir de captiver l'admiration et les hommages de la foule ? Soyons humbles et, du même coup, nous serons simples et modérés dans notre train de vie, contempteurs d'un superflu inutile.

A l'humilité ajoutons la réflexion et le jugement sain porté sur la richesse. Qu'est-elle et quels en sont les caractères ? La richesse est à la fois passagère, incertaine, nuisible. Elle est passagère, puisque c'est dans l'exil, sur un sol étranger, durant un rapide voyage, que nous la possédons ou plutôt que nous la croyons posséder. Un instant, et tout nous quitte, et nous quittons tout. Elle est incertaine. *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers vous mangent, où les voleurs fouillent et dérobent*¹. L'éroulement des fortunes est un événement presque vulgaire, et mille causes différentes viennent amoindrir et

¹ Matt., VI, 21.

souvent perdre entièrement les opulences que l'on croyait les plus solidement constituées. Mais, en tout cas, il est un « voleur » contre les entreprises duquel nulle vigilance ne peut prévaloir, c'est la mort. Il est des « vers » qui rongent, sans qu'aucun préservatif ne nous fasse quitte, ce sont les vers du sépulcre. Notre méprise est donc grande, quand nous confions à la terre une richesse que le ciel seul peut éterniser.

Si encore cette richesse n'était que passagère et incertaine ! Mais combien surtout elle est nuisible ? C'est pour nous une tyrannie, c'est un abaissement de l'âme, c'est une cécité lamentable, et, plus que tout le reste, c'est un éloignement de Dieu. La tyrannie de l'or est la plus dure de toutes. Êtes-vous absorbé par l'amour, la poursuite, ou la possession de la richesse ? D'homme libre vous n'êtes plus qu'un esclave, tyrannisé que vous êtes dans vos pensées, vos sollicitudes, vos désirs, vos regrets, vos angoisses, plus commandé qu'aucun domestique ne peut l'être, tombé que vous êtes des hauteurs de la grâce dans le dégradant état du péché. Quand Dieu est votre bien suprême, tout en vous s'élève et se grandit ; quand c'est l'or, tout se déprime et se souille, *car là où est votre trésor, là est votre cœur*¹. Avec la grandeur d'âme, vous perdez le regard de l'intelligence, vous n'êtes plus qu'un aveugle. Vous ne voyez plus ni le terme à atteindre, ni la route à suivre, ni le vrai emploi de votre or. Il nous fait d'incurables blessures que vous n'apercevez pas. Il vous livre à des passions sans freins, à des fautes sans mesures ! Ces désastres vous restent cachés ; le ciel, les joies futures, les espérances éternelles, Dieu, votre âme, votre destinée, tout demeure

¹ Matt., VI, 21.